Un conte historique

La photographie qui a changé ma vie

par Yves Marguerat

- Vous regardez cette vieille photo ? Elle vous intrigue, hein ?

- En effet, Monsieur Acolatsé. Pourquoi diable avez-vous affiché ces officiers coloniaux à la place d'honneur de votre salon ? Je suppose que c'est vous qui l'avez prise, à l'époque où vous exerciez la photographie, n'est-ce pas ? Mais je ne reconnais pas ces uniformes ; cela devait être il y a très, très longtemps...

- Ah ça oui, très longtemps ! Cette photo remonte à la première guerre mondiale... Vous vous demandez pourquoi j'y tiens ? Eh bien, tout simplement, parce qu'elle a changé ma vie, quand j'étais jeune encore. C'est elle qui a décidé de ma carrière de photographe.

- Vraiment ? Mais racontez-moi ça ! Quel rapport pouvait-il bien y avoir entre ces officiers coloniaux et vous ?

- Oh, c'est toute une histoire ! C'est très ancien, mais je me souviens de tous les détails comme si c'était hier. Ça a été un grand moment de ma vie... Oui, vraiment ! Pourtant, ça avait plutôt mal commencé. Ce matin-là, ma mère m'appelle: "Alex, il y a un militaire qui te demande !" J'ai encore dans l'oreille le son de sa voix : je me souviens très bien de cette vibration qui laissait percer son inquiétude. Moi non plus, je n'en menais pas large, vraiment pas ! Vous savez, à l'époque, quel que fût le colonisateur du moment (et, chez nous, ils ont changé souvent, dans ces années-là), on n'était jamais très rassuré quand un représentant des forces armées débarquait comme ça, tôt le matin, pour vous chercher à votre domicile. On pouvait avoir la conscience absolument tranquille -et c'était mon cas-, ce genre de convocation pouvait toujours signifier le risque de se retrouver plongé dans des..., disons des enquiquinements imprévus et compliqués. (Ça reste vrai maintenant que notre pays est indépendant, mais enfin, passons...).

Je me suis donc précipité jusqu'au portail de la maison familiale, en boutonnant à la hâte ma chemise, afin d'avoir l'air aussi civilisé et digne que possible. Un soldat en uniforme des troupes britanniques d'occupation était là, qui m'attendait sur le trottoir. Je savais bien que les Anglais étaient beaucoup moins brutaux que les Allemands, qu'ils avaient chassés deux ans plus tôt. Avec eux, Dieu merci !, il n'y avait plus d'impôts à payer, donc plus d'arrestations pour les contribuables insolvables. Il n'y avait plus ces séries de vingt-cinq coups de bâton pour un oui ou pour un non, qui avaient fait tellement détester les Allemands, à l'époque. Et puis, plus de travail forcé - du moins en théorie. C'étaient les paysans qui devaient les journées de corvées, pas nous, les habitants de Lomé ; mais, vous vous en doutez, quand les administrateurs allemands avaient besoin de main-d'oeuvre, rien ne les empêchait de réquisitionner un jeune homme comme moi, qui n'avais pas encore un emploi fixe. Enfin, bref, on pouvait s'inquiéter... Et si les Anglais revenaient aux pratiques de leurs prédécesseurs ? Avec les Blancs, on ne sait jamais, n'est-ce pas ?

J'avais donc le coeur qui tapait fort en arrivant au portail, mais je fus vite rassuré : en me voyant, le soldat sourit, et je découvris que je le connaissais. C'était Améyibor, un vieux camarade d'école de mon frère aîné. Avant 1914, il faisait partie de la troupe coloniale allemande, mais, quand les Anglais et

les Français avaient envahi le Togo, il avait déserté, comme beaucoup d'autres (je ne sais pas trop dans quelles circonstances : il s'est bien gardé de me raconter l'épisode en détail). Par la suite, les Anglais, qui étaient très peu nombreux, avaient créé une police locale pour assurer la tranquillité de la ville de Lomé, et, pour cela, ils avaient tout simplement réembauché les anciens soldats de l'ennemi, qui avaient été formés à une stricte discipline. Mais, aujourd'hui, qu'est-ce qu'il pouvait me vouloir ?

Améyibor m'informa qu'on me demandait d'urgence au palais du gouverneur. "Moi ? Au palais ? (J'étais stupéfait.) Mais pourquoi ? Je n'ai rien fait de mal ! - J'en sais fichtre rien, me répondit-il ; j'ai juste l'ordre de te ramener là-bas, et tout de suite !" Cela ne soulagea guère mon anxiété.

Nous sommes donc partis d'un pas vif. En fait, j'avais quelque peine à suivre ses grandes enjambées de soldat habitué aux longues marches, et il dut parfois m'attendre, non sans en manifester un soupçon d'agacement. Nous avions toute la ville à traverser, le centre commercial, les voies ferrées, puis le quartier administratif... Le palais des gouverneurs, c'était tout au bout -vous connaissez les lieux, n'est-ce pas ?-, là bas, à côté de la nouvelle présidence de la République. J'étais tout essoufflé en arrivant, mais surtout j'étais très impressionné : jamais je n'avais même approché le vaste jardin qui entourait le palais où résidaient les gouverneurs du Togo (depuis 1905, si j'ai bonne mémoire). Et j'avais encore moins rêvé d'entrer moi-même un jour dans cet orgueilleux bâtiment, de loin le plus magnifique de Lomé, avec ses deux hautes tours blanches surmontées de créneaux. Cette sorte de château féodal, c'était pour tout le monde l'incarnation même de la puissance des colonisateurs européens. Très peu de mes compatriotes avaient eu l'honneur d'y pénétrer, et moi, si jeune encore, on m'y convoquait. Mais pour quoi faire ?

Améyibor me fit passer tous les postes de garde et me présenta à un officier anglais, strictement sanglé dans son uniforme impeccable, raide comme son stick, qui me désigna d'un geste du menton un banc où attendre. Cette raideur, cette morgue, c'était impressionnant, vous pouvez me croire ! Une fois assis, je repris juste assez de contenance pour regarder autour de moi : j'admirai le jardin intérieur, tout en palmes et en fleurs multicolores, et le magnifique mobilier en bois richement travaillé. Je savais qu'il avait été fabriqué à la demande du dernier gouverneur allemand, le duc de Mecklembourg, par les menuisiers et les ébénistes de la célèbre école professionnelle de la mission catholique de Lomé (mon frère y avait été apprenti, et j'en étais fier), mais de là à imaginer autant de beauté, autant de luxe !

J'avais retrouvé tout mon calme quand l'officier revint me chercher. Toujours sans un mot, il me fit entrer dans une vaste salle, aux tables couvertes de dossiers. Au fond, assis derrière un grand bureau, il y avait un homme en civil, au visage rond, les cheveux coupés très courts, avec une solide moustache. Je compris que, moi, le petit Nègre, je me trouvais en face de celui qui exerçait l'autorité suprême dans toute la partie du Togo occupée par les Britanniques : le major Charles Rew. Il releva la tête et me fixa. Son regard, plutôt amusé, était bienveillant, et sa voix presque paternelle. Je fus tout de suite rassuré.

"Alors, c'est toi, le jeune Alex Acolatsé ?" Il parlait lentement, et je le comprenais sans peine. Jamais je n'avais entendu parler anglais avec un accent aussi distingué. (En fait, c'était la première fois qu'un vrai Britannique m'adressait la parole.) J'opinais du chef, sans pouvoir articuler un mot. "On me dit que tu sais très bien faire les photographies ? Tu as appris la technique avec les missionnaires allemands, c'est bien ça ?" Je hochais à nouveau la tête. "Bon, tu vas faire un essai. Si tes clichés sont réussis, j'aurai une mission pour toi : une photographie très importante à faire, qu'il faudra absolument réussir." De surprise, la parole me revint, et la curiosité. "Oui, bien sûr, Excellence, mais pourquoi ne pas demander ça aux missionnaires ?" Au lieu de se fâcher de mon impertinence, le major m'expliqua posément : "Parce que c'est pour une question hautement politique ; c'est une affaire entre nous, les Britanniques, et les Français qui occupent l'autre moitié du Togo. Tu peux comprendre, n'est-ce pas?, que je ne veux en aucun cas que les Allemands y soient mêlés, même les missionnaires. Je n'ai pas de photographe parmi mes officiers, donc j'ai besoin de toi. - Alors, bien volontiers, Excellence. Le problème, c'est que je n'ai pas d'appareil... - Je m'en doute bien, mais non, ce n'est pas un problème. Par chance, mon prédécesseur dans ces murs, ce duc allemand si riche, venait de se faire livrer un matériel complet, qui n'a jamais servi. Tu vas l'utiliser et, si je suis content de ton travail, tu pourras le garder pour toi. Qu'est-ce que tu fais comme métier ? - Oh, pas grand-chose. J'espérais être embauché comme

instituteur adjoint à la mission protestante, mais, depuis le début de la guerre, ils n'ont plus d'argent. - Ce n'est pas un avenir pour toi, ça ! Est-ce que tu sais que, chez nous, en Gold Coast, il y a plusieurs photographes africains qui gagnent très bien leur vie ? Ils font des cartes postales, comme tes amis les missionnaires ; mais, surtout, ils font des portraits, des images de tous les beaux messieurs et de toutes les belles dames, qui veulent se faire immortaliser dans leurs plus beaux atours... (Son ton se fit complice) Je suis sûr qu'ici, à Lomé, où il y a beaucoup d'indigènes civilisés, on trouve assez de snobs et de femmes coquettes pour qu'un jeune homme entreprenant puisse gagner pas mal d'argent. Cela te dit ? - Oh oui, Excellence, merci, merci ! - I1 te faut combien de temps pour m'apporter tes essais ? - Deux heures, ça me suffit. - C'est bon, Alex. Va les faire, et reviens tout à l'heure me montrer tes tirages."

Sur son ordre, un garde anglais me conduisit à l'étage du palais, dans les appartements privés, là où, hormis les domestiques, aucun Noir n'allait jamais. Dans une petite pièce, plusieurs valises en cuir de grand luxe, marquées des armoiries du grand-duché du Mecklembourg... Je les ouvre. Dedans, un matériel magnifique : deux appareils de prise de vue avec leur trépied -des Zeiss, les meilleurs du monde à l'époque !-, des dizaines de flacons de produits de développement, des cuvettes de lavage de plusieurs tailles, des quantités de boîtes de papier, des plaques de verre par douzaines... Personne à Lomé n'avait jamais eu entre les mains un outillage d'une telle qualité, vraiment digne d'un prince allemand. J'en étais émerveillé comme un gosse.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je redescends dans le jardin pour tester les appareils. Puis, je remonte préparer mes bains de développement. Avec l'aide du garde, je déniche un coin du grenier où régnait une obscurité suffisante. J'y monte vite un petit laboratoire, et je commence à développer. J'avais le coeur battant quand mes tout premiers clichés sortirent de leur bain chimique. Aussitôt, je transposais mes négatifs sur des feuilles de papier. Dès que les photos furent à peu près sèches, je vis que le résultat était très satisfaisant : la netteté, les contrastes, la finesse des gris intermédiaires, tout cela rendait à merveille. Quand on a du bon matériel, tout est tellement plus facile !

A l'heure dite, je revins au bureau du gouverneur. En si peu de temps, le personnel du palais m'avait déjà adopté, puisque le major Rew m'avait reçu en tête à tête, et je circulais dans les corridors et les escaliers presque comme si j'étais chez moi, là, au coeur même du pouvoir colonial. Le major se déclara content de ce que je lui montrai, et il m'invita à revenir au palais la semaine suivante, le jeudi, à 14 heures 30.

Le 16 août 1916 eut lieu à Lomé une très importante rencontre internationale : le puissant gouverneur de Gold Coast, Son Excellence *Sir* Hugh Clifford, vint s'entretenir avec l'officier commandant en chef la zone du Togo occupée par les Français, le capitaine Amalric. Vous savez tout ça, n'est-ce pas ? Non ? Alors je vous explique en quelques mots. En août 1914, quand les Alliés s'étaient partagé le Togo après avoir écrasé les Allemands en trois semaines, tout le monde était persuadé que la guerre mondiale ne pouvait pas durer plus de quelques mois. C'était impossible : tout serait fini avant Noël ! Les accords franco-anglais pour organiser l'occupation conjointe du Togo avaient donc été passablement bâclés. Au bout de deux ans, il était indispensable de revoir certains aspects pratiques, et d'aplanir les nombreuses petites frictions, les jalousies, les méfiances qui avaient inévitablement surgi entre les deux administrations coloniales, qui étaient plus habituées à se chamailler pour des rivalités séculaires qu'à coopérer sincèrement. C'était ça, la raison de cette réunion au sommet. Elle devait aboutir à un plein accord entre les autorités alliées, et il fallait que cela se voie. Une photographie devait immortaliser l'évènement, et ainsi prouver au monde entier (et d'abord aux gouvernements de Londres et de Paris) la perfection de 1'"Entente cordiale" sur le terrain. C'est là que je devais intervenir.

Tout se passa exactement comme le major Rew l'avait organisé. Sitôt les accords signés, je fus appelé sur la grande terrasse du palais, face à l'océan. Vous pouvez les contempler là, assis dans ces confortables fauteuils d'osier, tous les protagonistes de cette journée historique. A gauche, vous voyez Rew, l'air très satisfait ; au milieu, le gouverneur de Gold Coast et son épouse ; à droite le capitaine français, avec sa moustache conquérante ; debout derrière, ce sont leurs principaux adjoints (ceux-là, j'ai oublié leurs noms). J'ai été très impressionné par la majesté hautaine de Clifford, bien plus impressionné par lui que par tous les gouverneurs français que j'ai rencontrés par la suite : toute sa personne respirait

l'autorité, comme s'il incarnait en lui-même l'Empire britannique tout entier. Il ne m'accorda d'ailleurs pas un regard (à Accra, on connaissait son mépris pour les Africains, même éduqués, qu'il avait fait tous exclure de la haute administration). Je fus aussi frappé par l'infinie tristesse qui émanait du visage de sa femme. L'explication est là : regardez bien la photo ; vous voyez la bande de crêpe noir sur le bras gauche de Clifford ? C'est que leur fils unique venait d'être tué au combat sur le front français. Moi-même, j'en ressentais de la pitié.

Rencontre franco-britannique au Palais des gouverneurs (16 août 1916) : Sir Hugh Clifford, gouverneur de la Gold Coast, et son épouse, entre le major Rew, commandant de la zone d'occupation anglaise, et le capitaine Amalric (à droite), commandant de la zone française.

Après la séance de pose, le capitaine Amalric (qui faisait bien jeune à côté de l'aristocrate anglais si arrogant) vint à moi avec le lieutenant Lévy, qui lui servait d'interprète. Il me parla avec beaucoup d'amabilité : "Monsieur, (mais oui, il m'a dit "Monsieur" ! C'était la première fois qu'un Blanc m'appelait "Monsieur"), je m'étonne un peu de voir ici, comme photographe officiel, un jeune Africain ; mais mon cher collègue le major Rew m'affirme que vous faites d'excellents clichés. Auriez-vous l'obligeance de bien vouloir me faire parvenir une copie de celui que vous venez de prendre de nous ?" Je le lui promis, bien sûr, et Rew confirma avec d'autant plus d'empressement que cela correspondait exactement à son plan. Je disparus dans mon atelier provisoire du grenier. Deux heures plus tard, je redescendis avec les tirages, un pour chacun. Ils étaient parfaits techniquement - et politiquement aussi. Rew était aux anges. Tout le monde s'en déclara très content et me félicita. Le gouverneur de Gold Coast me gratifia même d'un léger salut de la tête. Lady Clifford m'adressa un pauvre petit sourire triste. Les Français, eux, me serrèrent chaleureusement la main. Vous devinez ma fierté !

Dès le lendemain, Rew tint sa promesse. Il mit à ma disposition une grosse automobile de l'armée anglaise et deux soldats ; on y chargea le matériel photographique du pas regretté duc allemand, et l'on apporta le tout chez mes parents. Inutile de vous décrire la stupéfaction des voisins, la joie de ma famille et ma vanité, encore plus intense que quand le major m'avait remercié devant tout ce beau monde.

- Et par la suite, vous êtes retourné faire des photos au palais ?

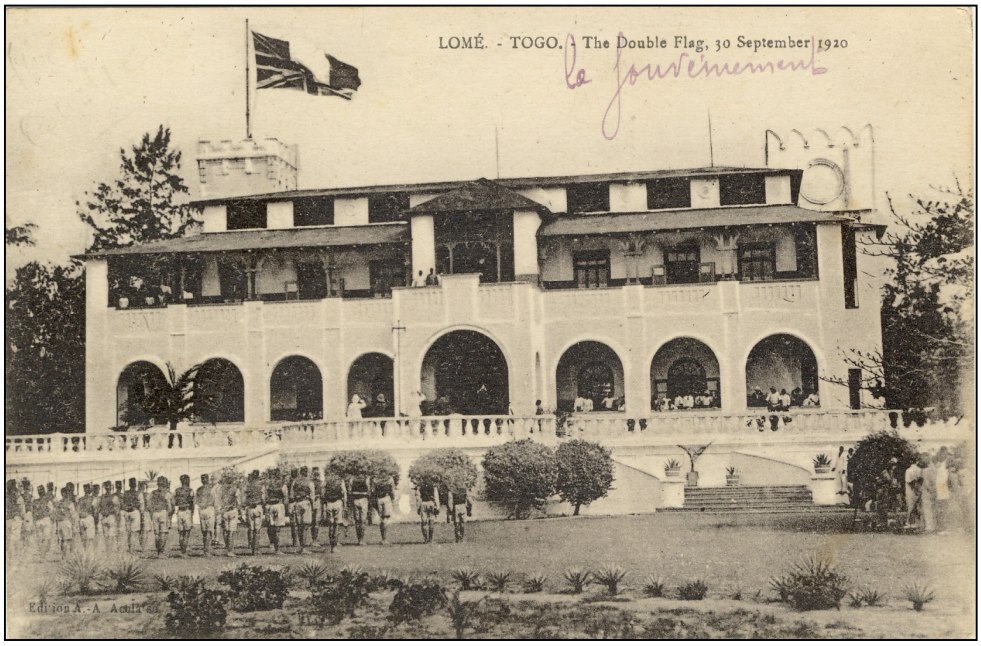
- Bien sûr. Chaque fois que Rew et ses successeurs ont eu besoin d'un cliché, ils faisaient appel à moi. Tenez, par exemple, un an plus tard, en 1917, quand l'évêque catholique de Gold Coast est venu à Lomé pour assurer le remplacement des missionnaires allemands qui étaient expulsés. C'est moi qui ai fait son portrait avec les officiers anglais, toujours assis dans les mêmes fauteuils en rotin de la terrasse du palais... Et surtout le 30 septembre 1920, quand la ville de Lomé a été transférée aux Français, c'est moi qui ai fait la célèbre photo où l'on voit les deux drapeaux nationaux qui flottent ensemble sur le palais des gouverneurs... Elle a été souvent reproduite, vous savez. Elle est dans plusieurs livres d'histoire - le plus souvent en oubliant de mentionner qui en était l'auteur. Mais elle est bien de moi, je vous l'affirme !

- Alors, si je comprends bien, Monsieur Acolatsé, c'est grâce à ce cliché de 1916 que vous êtes devenu photographe, et même le principal photographe professionnel du Togo...

- Oui, c'est exactement ça ! Dans les années 1920, d'autres collègues ont commencé à travailler comme moi. (La plupart, c'est moi qui les ai formés comme apprentis.) Ils se sont mis à la photo après la guerre, dès qu'il a été de nouveau possible de faire venir d'Europe le matériel nécessaire. Quand nous avons créé le Syndicat des photographes togolais, en 1923, c'est tout naturellement moi qui en ai été élu président, et je le suis resté très longtemps. Comme me l'avait conseillé si judicieusement le major Rew, j'ai très bien gagné ma vie avec les portraits et les photos de famille, en plus des photos d'actualité que m'a souvent commandées l'administration française. Oui, c'est à Charles Rew que je dois tout ça - et aussi à l'excellent matériel du duc de Mecklembourg (ah, celui-là, il n'a jamais su quel immense service il m'avait involontairement rendu !). Vous comprenez maintenant ce que je vous ai dit tout à l'heure ? Oui, toute ma vie a été changée par une seule photo, celle de ce sommet franco-anglais de 1916 ! Voilà pourquoi j'ai voulu qu'elle soit exposée là, au mur de mon salon. Comment pourrais-je l'oublier, même si, aujourd'hui, je suis très, très vieux ? Bientôt, moi, je vais fermer les yeux pour toujours ; mais cette photo, elle, elle sera toujours là.

(Avril-juillet 2007)

NB. Tous les personnages (sauf le soldat) et les grands événements historiques de ce conte sont réels.
Les photographies proviennent du livre de Philippe DAVID, *Alex A. ACOLATSE 1880-1975. Hommage à l'un des premiers photographes togolais.* Editions Haho et Goethe Institut, Lomé, 1993.



L'*Union Jack* et le drapeau tricolore français flottent côte à côte pour quelques heures sur le Palais allemand. Le lendemain, le drapeau français restera seul, pour quarante ans.

(carte postale Acolatse texte Ph. David, opus cité)